



LAURETTE BRUNIUS

Autopsy

L'ANESTHÉSISTE A COMPTÉ JUSQU'À DIX et a reposé mon bras sur la planchette. En réalité, je ne crois pas à l'anesthésie, mais c'est difficile à dire comme ça, de but en blanc, à des gens que je connais à peine et dont c'est précisément le métier. Mon opinion ne les intéresse sans doute pas. Et puis il est bon de respecter les conventions. Je n'ai donc rien dit. On verrait plus tard.

Ils ont badigeonné mon ventre, mon cher ventre, oui, mon ventre à moi. Mon ventre doux, mon ventre blond... Excusez-moi, je m'é gare. Ils ont donc badigeonné mon ventre avec du jaune-caca. Au soleil, peut-être, ou à la lumière d'un feu de bois, ce ne serait sans doute pas si laid, mais dans la lumière crue, livide, du scialitique, c'est horrible ; un peu comme la figure qu'on aperçoit en se regardant dans la glace à deux heures du matin dans un café éclairé au néon.

L'assistant a appuyé son coude sur ma hanche. Un peu cavalier, n'est-ce pas, mais enfin... Ici, c'est l'aseptie qui compte, pas le savoir-vivre. Et puis je ne suis pas censée être là, à les regarder travailler. Ils y croient, eux, à l'anesthésie. Ça les arrange, d'ailleurs. Ce serait très gênant qu'un étranger vous regarde froidement pendant que vous faites votre boulot.

Du doigt du chirurgien jusqu'à mon nombril (attention, mon nombril !) le bistouri trace un grand trait droit, rouge, bien net. L'autre se précipite avec une compresse pour empêcher les bavures. Ça fait de grosses taches rouge vif, aussi rapides à se rejoindre sur la gaze blanche que l'encre sur le buvard ou le vin sur la nappe.

Ce coup-ci, il tranche. La doublure de ma peau apparaît, douillette comme un col de fourrure ; une éclosion inattendue, deux tranches aux grains serrés de graisse jaune, dense, mate, luisante, douce, pulpeuse. Deux lèvres pâles qui s'entrouvrent

sous le trait concis, libérateur, du scalpel du maître. Il faut encore pour qu'elles puissent s'écarter qu'il fende d'un geste précis cette membrane tendue, palpitante, aux reflets blancs-bleuâtres, livide : le péritoine qui double comme une tarlatane la peau de mon ventre. Fendue d'un geste sûr il révèle un antre chaud et gargouillant. Mon intérieur, mon petit intérieur. Que va-t-il dire, mon ventre, par cette bouche ombreuse, édentée ?

C'est maintenant que ça commence. Satisfait, l'homme de l'art sourit, pour autant tout au moins que je puisse en juger, le bas de son visage étant prudemment dissimulé derrière un petit bavoir dont la jolie couleur verte a sûrement été choisie pour mettre en valeur son bronzage. Dissimulé, disais-je, prudemment avec deux m, c'est-à-dire par prudence et non pas par pruderie, car je soupçonne cet homme d'être coquet et plutôt fier de sa moustache. Satisfait donc d'avoir débusqué si prestement mes viscères, surpris ma tripe dans son intimité fumante, le chirurgien passe rêveusement son doigt ganté de fin caoutchouc couleur chair (du six et demi, cet homme a des mains de cousette, de petite main, comme on dit justement...) le long des lèvres tendres de ma plaie. Elle te plaît, ma plaie ?

Par la brèche qui s'ouvre comme un crevé, je sais qu'il entrevoit un paquet moite et rosâtre, tassé sous ma panse fendue : mon intestin grêle qui respire, paisible. Ou plutôt qui se soulève au rythme calme de ma respiration d'opérée modèle. Car c'est moi qui respire. L'anesthésiste s'en félicite. C'est pourtant à moi qu'en revient, au moins en partie, le mérite. C'est moi qui respire. Par mes propres moyens. Je respire comme je mens. Tranquillement. Le front lisse. Les paupières closes. D'un doigt de professionnelle, cette dame soulève le petit rideau de peau élastique que j'appelle ma paupière, le fait glisser sur le globe ferme de mon œil, et s'assure que ma pupille est comme il faut. Ni trop grande, ni trop petite, le juste milieu. La dame est contente. Elle le dit au patron. Vous pouvez y aller, monsieur. Ni mydriase, ni myosis. C'est joliment dit, mais ça ne m'impressionne pas. Je sais qu'il ne s'agit ni de fleurs ni de couronnes. Seulement de ma pupille, qui est tout juste comme il faut, grande comme un trou dans un ticket de métro, ni plus, ni moins.

Avec un sans-gêne confondant, elle m'a sans crié gare attrapée par les cheveux, renversé la tête en arrière, enfoncé un gros tube dans la gorge et coincé entre les dents une sorte de tuyau noir, ressemblant à un grosse pipe. Avec ça, il paraît que si j'oubliais de respirer, on s'en chargerait à ma place. Je me demande pourquoi cette sollicitude de la part de l'anesthésiste ?

Cette personne élégante et parfumée, que j'ai vu arriver tout à l'heure en trotinant sur le linoléum, se défaire de son tailleur Chanel et le ranger bien soigneusement

dans un petit placard en métal (sûrement pour ne pas le salir) s'occupe par ailleurs de moi tout à fait attentivement. Il n'y a vraiment rien à redire. Non content de surveiller mon pouls et ma tension, elle compte les gouttes de sirop qui coulent dans mes veines à partir d'un flacon renversé, accroché à une espèce de mat. Avec ce système, si mon sang oubliait de circuler, il n'y paraîtrait pas. Un petit ballon pour m'envoyer de l'air dans les poumons, un petit flacon, une pinte de bon sang capelé au mat et l'aiguille plantée au creux de mon bras, ma poitrine continuerait à se soulever en cadence, mes joues resteraient fraîches, mes ongles délicatement rosés et mes prunelles d'un beau noir luisant dans le globe nacré au regard un peu fixe. Tout ça grâce aux soins vigilants de cette dame, et quelle que soit l'ampleur de ma détresse. Ma détresse respiratoire, s'entend. On ne m'a pas dit ce que deviendrait mon âme. Peut-être là aussi, faut-il que je fasse un peu confiance. On s'en occuperait sûrement pour moi. Personne n'est indispensable.

Mais n'anticipons pas. Pour le moment, c'est bien moi qui respire, et je dirais même que je n'en pense pas moins. Cet endroit est très laid, et ces gens un peu ridicules. Mais enfin, tout le monde sait que le ridicule ne tue pas. Même le ridicule des autres. Et après tout, pourvu qu'ils sachent ce qu'ils font, le reste ne me regarde pas.

Mes pieds sont enveloppés dans des bottes en toile blanche ficelées à la diable sur mes mollets. Ça fait mode, décontracté. D'aucuns diraient même, débraillé. D'autant plus que le chirurgien, craignant peut-être d'être un peu à l'étroit, gêné aux entournures, a agrandi l'ouverture d'un coup de canif plein d'autorité. Ce coup-ci j'ai la panse ouverte de façon carrément indécente, depuis le haut, disons l'extrême pointe du décolleté, jusqu'en bas, là où tranche sur la peau mordancée par l'été, l'image en négatif que le soleil a imprimée au pochoir à l'endroit du maillot de bain.

Mais plus il ouvre, plus la masse couleur pastel de mes tendres viscères semble vouloir occuper de volume. À mon avis, ça risque de déborder. Il fronce les sourcils d'un air un peu irrité et décide d'attaquer. Forcément, avec ces sept mètres et quelques de boyau rose, comment voulez-vous qu'il y voie clair... Avec autant de prestesse que de prestance, le voilà qui borde soigneusement les berges de la plaie avec de ravissants petits torchons (ou sont-ce des serviettes ?) d'un vert bleu, soutenu, subtil, très chic, assorti à sa bavette. Les jolies serviettes sont immédiatement maculées de vilaines taches de sang sombre, mais il n'a pas l'air de s'en soucier. Il avait pourtant l'air bien soigneux, ce jeune homme.

Il place avec dextérité dans le haut de la brèche une sorte d'appareil métallique superbement chromé dont les mâchoires en s'écartant vont lui permettre

d’embrasser d’un regard conquérant le théâtre des opérations. Pardon, le champ opératoire. Et il commence à débayer.

Un catgut est vigoureusement noué là-haut, à un bout de ma longue tripe bleuâtre. Une paire de ciseaux diligents, à petits coups de bec chromé, se taillent un chemin dans la grande membrane molle, se faufile dans le grand volant plissé-soleil du mésentère. Le reptile à sang chaud, le serpent couleur de lilas se déroule entre les doigts caressants du charmeur d’intestin. Catgut, maestro, please. Une ligature sur l’angle iléo-caecal. Un coup de tranchet. Et hop, à la poubelle, le montre.

J’éprouve un grand vide. Une sorte de désarroi. Comment dire ? Ce poids chaud qui vient de m’être retiré, je n’en avais pas vraiment conscience, je le portais gaie-ment, légèrement, avec insouciance. Mais peut-être y tenais-je plus que je ne l’avouais.

Après cet exploit, il souffle un peu, légèrement déhanché, un poing sur la taille, l’autre main posée négligemment sur le bord du trou béant qu’il vient de créer d’un geste définitif. L’aventure ne fait que commencer. Ce corps fendu comme une bogue de châtaigne, ouvert comme une gousse mûre, délesté de ce paquet d’entrailles fumantes, va pouvoir voguer, allégé, vers son destin. À quoi bon regretter ? La vie est au prix de ces ruptures, de ces renoncements. Et qui sait de quelle pesanteur cette masse moite alourdissait mon être ? Seul l’avenir le dira. Et qui donc oserait soutenir que ce boyau tiède, tout à la fois inerte et grouillant, puisse être le siège, fût-ce d’une parcelle de la conscience humaine ? Non plus que de cette parcelle particulière qu’est ma conscience à moi ? Non, décidément, me voilà débarrassée d’un poids inutile, voilà tout. Merci, jeune homme. Vous avez bien fait de ne pas me demander mon avis. Comme le coiffeur inspiré qui ose donner le premier coup de ciseau dans la chevelure encombrante, éliminer les boucles anachroniques. Vous avez su décider pour moi. Je ne peux que vous en savoir gré.

Au sentiment de vacuité que j’éprouve depuis ce geste héroïque, on pourrait croire que mon ventre est maintenant désespérément vide. Il n’en est rien. Il s’y cache encore largement de quoi s’occuper. Le foie, pourtant douillettement niché, exactement encastré sous la coupole diaphragmatique, paraît soudain énorme, disproportionné, comme les organes génitaux d’un homme qui a beaucoup maigri. Qu’à cela ne tienne. Après avoir effectué avec une grande dextérité quelques ligatures, noué et coupé ses fils avec des gestes experts de tripier, le chirurgien soulève de ses deux mains jointes, paumes ouvertes, la lourde masse brune qu’il laisse glisser dans la cuvette prévue à cet effet. Bon débarras.

Soulagé, lui aussi, d'avoir élégamment franchi cette étape nécessaire, l'audacieux jeune homme fait le point de la situation. Elle est grave, mais il n'est pas le moins du monde désespéré. Il n'a pas dit là son dernier mot. La cavité abdominale ainsi déblayée recèle encore des trésors. Le vide ambiant les mettrait même plutôt en valeur, les encadrerait en quelque sorte, comme le fait de façon pléonastique la portion de l'intestin laissée en place, dite gros intestin ou encore, justement, cadre colique. Mais le sérieux de la situation exige des critères autres qu'esthétiques. L'habile, le hardi barbier, entreprend de se défaire de ce viscère aussi creux que superfétatoire. Il tranche un à un, patiemment, posément, les liens qui retiennent encore le gros boudin au fond de l'antra. De toute façon, à quoi pourrait encore servir cet organe, maintenant que son complément indispensable, l'intestin grêle, gît inerte au fond d'un baquet ? Je vous le demande. Mais vous ne répondez pas. Peut-être pensez-vous que je ne suis pas en état de converser. Que ce corps empaqueté de linges sanglants, qui palpite et tressaille au rythme que lui imposent les tuyaux et ballonnets, une machinerie qu'actionnent des auxiliaires compétents, ce corps disais-je, peut-être pensez-vous qu'il n'est plus habité. Comme une maison dont les pièces ne peuvent plus que renvoyer l'écho de la voix du visiteur qui s'aventure, dont les portes aux gonds disjoints ne peuvent plus que battre, indécises, au gré des courants d'air. Qui sait ? Écartelée, bâillonnée, méconnue par cette activité qui semble avoir trouvé en elle-même une justification, je dirais même un sens, qui n'est simplement pas celui de son histoire à elle, l'opérée, comment voulez-vous qu'elle se mêle d'en débattre ? Éprouverait-elle une certaine difficulté d'être, comment la dire dans ces conditions ?

Tout cela n'a pas l'air de préoccuper outre mesure l'équipage. Le jeune homme au bistouri offre son front tout emperlé de sueur à une jeune personne qui l'éponge dévotement à petits coups délicats avec une compresse. Cette manœuvre a en réalité pour but d'éviter que les gouttes de sueur ne tombent directement dans la plaie ouverte. Mais la jeune dévote semble plutôt vouloir éviter au front serein du jeune capitaine le dommage esthétique de cette sueur trop humaine. Elle tamponne comme une maquilleuse un jeune premier sous les sunlights. Légère et respectueuse.

L'endroit tient d'ailleurs à la fois du studio de cinéma, de l'ouvroir et de la piscine. Le cinéma pour la lumière, violente, indiscreète, ne laissant pour ainsi dire pas d'ombre dans le champ qu'elle inonde. L'ouvroir pour le ton feutré, furtif, des propos échangés, pour les phrases laissées en suspens, les rires sous cape, les plaisanteries incertaines. La piscine pour le carrelage blanc, le ripolin vert pâle, couleur d'angoisse, et surtout une façon de tenir à l'écart la lumière du jour, de ne la laisser entrer qu'affadie, filtrée, ternie, à travers la grande baie de verre dépoli qui

occupe tout un côté de la salle. Avec la lumière c'est d'ailleurs le monde extérieur tout entier qui semble être tenu à distance de ce lieu : le monde de tous les jours ; avec ses rues, ses passants, son ciel changeant, et la branche d'arbre qui se balance, têtue, là, de l'autre côté de la verrière. Son extrémité frôle la vitre et y fait une tache sombre, aux contours mouvants et indistincts. Et si c'était un budleya ? Comment le savoir puisque son odeur de miel se répandrait dans un espace inaccessible, mitoyen et pourtant plus étrange que l'au-delà du miroir ? Le monde entier est maintenant devenu la coulisse mystérieuse de ce théâtre, de ce cirque, de cet aquarium.

Dans la salle d'opération, la situation est telle qu'il faut maintenant se borner à décrire. Décrire le paysage tel qu'il s'offre à la vue d'un observateur impartial. Là-haut, blotti comme oublié sous la voûte musculeuse du diaphragme, le sac blême, la cornemuse sans voix, l'estomac. Et collés au fond, contre la paroi, ses accessoires dérisoires, peut-être dépareillés, inutilisables, le bloc duodéno pancréatique, maintenant terminé par un moignon grotesque, ficelé comme le bout d'une andouillette. Tout cela n'a plus guère d'allure. La vie n'a peut-être pas encore déserté le creux ombreux de ce ventre évidé, pour ne pas dire évident, mais il y manque désormais la tension, la turgescence vitale qui tout à l'heure mettait dans cette salle d'opération une atmosphère de fièvre, d'urgence, de mystère. Plus rien ne presse. La grosse aorte, droite, rigide, battante, traverse le fond de cette sorte de combe déserte, comme s'il s'agissait seulement de transporter d'un point à un autre le précieux liquide acheminé jusque là par tant de bonnes volontés anonymes. De part et d'autre de cet axe, les reins, si semblables aux petits haricots violets sans épaisseur, qui les représentent sur les pages coloriées des livres d'images anatomiques. Joliment symétriques, captifs comme deux ballons d'enfants jumeaux de la double ficelle à peine ondulée des uretères.

Il faut se pencher un peu sur le bord de cette cuvette, de ce cockpit, pour apercevoir la petite poche flasque qu'est maintenant la vessie. Elle a en effet été dûment drainée à l'aide d'un gros tube en caoutchouc orange, afin d'éviter un petit malheur sur la table en chrome et altuglas de cet établissement ultra-moderne. Toute question de propreté mise à part, les opérés sont en général tout à fait contents de cette précaution qui leur évite une désagréable humiliation aussi bien qu'une déplaisante humidité.

Enfin, tout au fond de cet entonnoir tapissé de velours pourpre, comme dans un écrin, voici toute ronde, bien dense, élastique, fermée sur elle-même comme le poing serré d'un enfant, la matrice, le lieu minuscule, ferme et douillet par lequel celle qui vous parle (au figuré, bien sûr, et de plus en plus faiblement) s'est trou-

vée entraînée dans cette farandole, encadrée malgré elle, mère de sa fille, fille de sa mère, porteuse portée, poupée russe. Exemple numéroté, mais par qui et à partir de quoi ? Et où est-elle maintenant que ce corps porteur est ouvert, que le dedans est dehors et la doublure exposée à la lumière aveugle du grand jour artificiel ?

L'abdomen est terminé. Passons au thorax, voulez-vous. Un coup de scalpel rapide et précis va libérer le dôme palpitant du diaphragme de ses attaches costales. Larguez tout. Armé d'un fort sécateur, l'entrepreneur jeune homme taille dans la cage thoracique, de part et d'autre du sternum. Les côtes craquent sous la lame épaisse maniée d'une poigne vigoureuse et bientôt il va pouvoir détacher d'un coup sec une sorte de plastron qu'il arrache pour découvrir ce qui se cachait encore sous l'apparence d'un buste féminin aux seins ronds, enfantins, pour ainsi dire. Écrasés, contus, déchirés, ceux-ci ont été rejetés, méconnaissables, de part et d'autre de la vaste brèche ; comme les pans d'une veste ouverte. Les bouts roses demeurent, intacts, vestiges émouvants, comme les restes d'un bel habit neuf, saccagé avant que d'être usé par un vandale qui n'en connaîtrait pas le prix.

Le reste va aller très vite. Sous le bouclier de chair et d'os, le couvercle soulevé, apparaît la surface lisse, bleuâtre, translucide des deux poumons, masse mousseuse, aérée, des deux lobes qui respirent, pudiquement refermés sur la bête traquée, le muscle lourd, têtu, ramassé comme un gant de boxe, le cœur qui bat. Un coup de couteau sur la trachée, un autre sur l'œsophage, et c'est toute cette masse fumante, palpitante, que le chirurgien va saisir à pleine main, extirper de son repaire, brandir triomphalement comme le chasseur qui tient à bout de bras le gibier encore chaud aux plumes ensanglantées. Quand il l'aura jetée dans sa besace, que restera-t-il de cette battue ? Le souvenir exaltant, la nostalgie de ce corps plein, lisse, fermé, secret.

Maintenant la chair est tiède encore mais le goutte-à-goutte s'est arrêté, comme le tic-tac familial de la pendule, sans que personne s'en aperçoive. Ainsi que le flux régulier de l'air dans les ballons et les tuyaux. Les sangles défaites, les liens dénoués, les linges sanglants découvrent maintenant le reste incompréhensible de ce corps exploré jusqu'au tréfonds. Sur les bras et les jambes, livides, cireux, pendent, dérisoires, des petits morceaux de sparadrap rose. Sous un chiffon désormais inutile, on devine une tête, un visage dont les reliefs soulèvent le tissu. Toute l'humanité de cette nature morte semble s'être réfugiée sous cette toile. Seul ce masque étrange, œuvre née du hasard des plis d'un drap sous une forme inerte, confère encore à cette viande un caractère sacré. Le tronc n'est plus qu'une dépouille creusée, éventrée, qu'une épiluchure énorme, immonde, qu'une enveloppe déchirée qu'on a abandonnée là après en avoir lu la lettre.

Sur la table, au milieu des linges salis, des instruments que rouille le sang séché, une carcasse témoigne. Les côtes désarticulées et les aponévroses déchiquetées, charpente et voilure de cette épave, ont la beauté désolée d'un navire naufragé. Le sang se fige et la chair se raidit sur les nervures de cette coque échouée.

Une porte claque. Des voix s'éloignent dans le couloir. À l'animation des propos, on peut penser qu'il s'agit de projets pour le lendemain.

